

Les absents de la mémoire

Collection « Actualité de la psychanalyse » dirigée par Serge Lesourd

Thérapeutique du sujet, la psychanalyse est aussi une théorisation du rapport du sujet au monde, en ce qu'il s'inscrit dans l'inconscient. Les transformations sociales intéressent donc au plus haut chef la psychanalyse tant dans sa pratique que dans sa théorie. Psychanalyse et actualité sont ainsi en liens intimes l'une avec l'autre et c'est leur double articulation qui constitue le projet de la collection.

Ainsi, la collection « Actualité de la psychanalyse » se propose d'une part d'éclairer par la psychanalyse ce qui fait l'actualité, l'actuel des mouvements sociaux, et d'autre part de transmettre l'actualité de la recherche en psychanalyse. Le travail de la clinique psychanalytique étant de fait pris dans ce double mouvement d'innovation et de compréhension de ce qui s'actualise pour le sujet, lui-même pris dans une actualité de la société.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Catherine Kolko

Les absents de la mémoire

Figures de l'impensé

Collection « Actualité de la psychanalyse »

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a vertical line through its center, followed by the lowercase letters 'rès'.

Extrait de la publication

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-1756-7
Première édition © Éditions érès 2000
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Table des matières

L'impensé ou comment construire l'histoire ?	9
1. Vérité historique ou vérité construite	13
2. L'analyste, témoin ouvert	23
3. Clinique des psychoses	35
4. Le temps suspendu : une fiction littéraire	75
Bibliographie.....	109
Origine des textes.....	112

*À Jacques Hassoun qui le premier m'incita à écrire ce livre
À Jean Clavreul qui me permit de penser la clinique avec inventivité
Aux fidèles du séminaire qui pendant quatre années me soutinrent et
m'offrirent leur écoute attentive et critique : J. Szpirko, F. Petitot,
J.-C. Stéfani, D. Protard, E. Taslitzki, B. Montclair, C. Erardy,
N. Markmann, L. Irzenski, A. Minthe pour les plus « accros »...
et quelques autres
À Marie-Hélène Malandrin, une conversation inépuisée
À René Bérouti, une longue et enrichissante collaboration dans
l'hétérogénéité des théories
À Henri Kowalski, pour son soutien et ses lectures patientes
À tous ceux dont le travail me donna à penser...*

L'impensé ou comment construire l'histoire ?

Introduction

« Comment peut-on chercher
ce qu'on ignore totalement ?* »

« L'absence de toute inscription préalable impose l'invention ¹. »

Le travail avec la psychose laisse l'analyste aux prises avec un texte, le texte délirant qui ne se laisse pas interpréter, ne laissant aucune possibilité d'accès au refoulement pour retrouver un texte préalablement inscrit dans l'inconscient. C'est ce que je désignerais dans ce travail du terme d'impensé.

Sur quelles traces peut-on construire ce qui n'a jamais été représenté par un sujet, ce qui n'a jamais été parlé, pensé et qui pourtant vient se montrer dans un acte, un délire, au mieux une production artistique ? Le lecteur pourra paraître choqué par cette analogie entre art et délire, je les considère tous deux comme des productions visant à représenter l'irreprésentable. Je m'en expliquerai largement plus loin.

Ce texte délirant, intraduisible, intransmissible qui ne varie pas d'une virgule, et reste figé dans l'immuable unicité d'un discours monolithique, pourrait bien contenir un message que chacun espère

* A. Koyré, *Introduction à la lecture de Platon*, Paris, Gallimard, 1962, p. 25.

1. S. Rabinovitch, *La Forclusion*, Érès, p. 13.

déchiffrer, tel un palimpseste ou un hiéroglyphe. N'y aurait-il pas là une représentation dont l'inscription s'est effacée, ne permettant plus d'en découvrir le sens ? À moins de supposer qu'elle ne se soit jamais inscrite ?

Voilà la question qui revenait sans cesse, et qui a fini par me mettre à ce travail, depuis que je m'étais trouvée dans la situation bien inconfortable de recevoir et écouter des délirants. C'est ce travail, qui s'élabora sur un peu plus de dix ans, que je présente ici. J'ai donc choisi d'en reproduire la démarche et les tâtonnements, en respectant l'ordre chronologique des études cliniques et de mes questionnements tels qu'ils se présentaient à moi à l'époque. Le lecteur va donc être obligé de refaire le trajet que je fis.

Ces élaborations furent présentées successivement lors de congrès psychanalytiques avec une certaine prudence. À cette époque, les réticences des analystes à penser une cure analytique avec des psychotiques étaient souvent grandes. Petit à petit, quelques analystes ont osé et les portes de l'enfermement doctrinale se sont entrouvertes. Pour ma part, cette ouverture me fut apportée par Freud lui-même.

Une effraction introduite tardivement dans l'œuvre de Freud par le terme de construction, se substituant provisoirement à celui d'interprétation, sur lequel Freud avait fondé toute sa théorisation, m'a laissé entrevoir une possibilité de comprendre et d'entreprendre une démarche psychanalytique avec des sujets délirants. Jusque-là Freud avait jugé la psychose comme psychanalytiquement incurable.

Je m'appuierai donc, dans le premier chapitre, sur l'article de Freud « Constructions dans l'analyse ² » où celui-ci ne tenant plus compte de ses élaborations antérieures, fussent-elles les plus capitales, substitue au terme d'interprétation celui de construction, dont il avait jusqu'ici peu fait usage. Je n'ai trouvé de trace de ce concept en germe que dans *La Naissance de la psychanalyse* ³, « L'Homme au loup ⁴ » et « Un enfant est battu ⁵ », mais on ne peut pas dire que, jusqu'à cet article rédigé en 1937, cette terminologie ait eu valeur de concept dans la théorie psychanalytique freudienne.

Ce travail, permettant la pratique de l'analyse avec des psychotiques, amènera à inventer une position particulière de l'analyste : pas

2. S. Freud, *Résultats, idées, problèmes*, t. II, PUF.

3. S. Freud, *La Naissance de la psychanalyse*, Manuscrit HP 98, Lettre 52 du 6 décembre 1896, p. 153, Lettre 57 du 24 janvier 1897, PUF.

4. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, PUF, p. 362.

5. S. Freud, *Névrose, psychose et perversion*, PUF.

d'interprétation, ni d'association possibles, les outils habituels de la psychanalyse sont inopérants. Cette pratique fut le point de départ d'une élaboration qui m'a permis d'envisager certains remaniements. L'un concerne la position que peut prendre l'analyste dans certaines cures, celle d'une position de *témoin*. Ce sera la première direction prise dans ce travail. Nous en étudierons les conséquences sur la pratique mais aussi, bien entendu, sur la théorie psychanalytique.

La deuxième orientation isole un concept dans l'élaboration métapsychologique que je désigne du terme d'*absence*. Ce terme d'absence, quoique parfois noté dans certaines études cliniques, n'est toutefois pas utilisé pour penser un mécanisme psychique spécifique. Il m'a semblé nécessaire de s'y arrêter, pour comprendre ce mode de fonctionnement, chaque fois que nous nous trouvions en présence de ces trous qui émaillent la chaîne signifiante. Ils empêchent que soit efficiente l'interprétation puisque le recours à l'association n'est pas possible quand manquent les signifiants du sujet.

Cela nous amènera à repérer ce qui fait défaut dans la chaîne signifiante et à trouver des possibilités de renommer ces signifiants « gelés » ou tout simplement non représentés. La forclusion, nous dit Lacan, est l'opération de fracture qui a rejeté hors de toute inscription ces signifiants fondateurs de l'inconscient, les laissant enfermés au-dehors, titre que reprend Rabinovitch dans son excellent travail sur la forclusion ⁶.

Ce peut être une autre façon de dire que c'est parce que le sujet s'exclut de l'événement, et donc de sa perception, qu'il ne peut organiser ces traces mnésiques en souvenir. Alors qu'habituellement c'est de cette façon que chacun construit l'histoire.

J'ai volontairement choisi de ne pas reprendre à la lettre cette terminologie lacanienne de forclusion, non pour la rejeter mais pour nous obliger à repenser ce concept, espérant que de cette renomination surgissent peut-être de nouveaux écarts inattendus. Trop souvent, la reprise de ce concept enferme dans un savoir doctrinal sur la psychose qui empêche toute invention.

La reprise d'éléments cliniques donnera un éclairage sur cette fonction de l'absence ; cette disparition du sujet qui abolit la perception d'un événement et son possible enregistrement dans la mémoire, empêchant que se constitue l'histoire du sujet. Cette « absence du sujet » aura pour conséquence soit les formes les plus graves et invali-

6. *Op. cit.*

dantes de la psychose soit une autre organisation aux frontières de la névrose. Cette recherche implique pour l'analyste qu'il se décentre et renonce à sa position habituelle d'interprétant en proposant une construction, que j'appelle ici *construire la scène traumatique*, dans laquelle il se place en position de témoin afin de permettre que se renouent les perceptions avec l'événement, une façon de construire au présent l'histoire passée. Ce sera la troisième orientation abordée ici.

1

Vérité historique ou vérité construite

*« Aujourd'hui je ne suis pas sûre que ce que j'ai écrit soit vrai.
Je suis sûre que c'est véridique. »
C. Delbo*

LA VÉRITÉ HISTORIQUE

La question de la vérité historique revient comme une préoccupation constante dans l'œuvre de Freud. Témoin, parmi d'autres preuves innombrables, cette adresse à Arnold Zweig (1936) : « Je ne fais pas plus de mystères dans ma vie privée que dans mes écrits, du fait que je suis foncièrement incroyant. J'ai passé toute ma vie à défendre ce que je considérais comme la vérité historique ¹. »

Une telle insistance chez le fondateur de la psychanalyse relève sans doute d'autres objectifs que celui d'enfoncer un clou...

L'objet de ce travail est de montrer comment la notion de vérité historique va glisser vers l'élaboration d'un véritable concept que j'appellerai le « concept de construction ». Ce glissement permettant d'une certaine façon de résoudre la butée sur laquelle la théorisation s'arrête,

1. S. Freud, A. Zweig, *Correspondance 1927-1939*, NRF, Gallimard.

notamment la difficulté d'appréhension du traitement psychanalytique dans le champ des psychoses.

En effet si la vérité historique, posée comme principe de base, pose en elle-même une finalité très claire dans le retour à une vérité originaire, elle comporte en elle-même une des difficultés de l'analyse par la rencontre d'un impossible : dire la vérité de l'origine.

Ce qui fait la nécessité de dépasser ce point d'arrêt, c'est l'élaboration de la théorie du fantasme sur les ruines de la théorie traumatique.

Freud fait une équivalence stupéfiante entre vérité historique, vérité construite et production délirante ; l'aboutissement de chacune des trois pouvant se concevoir sous forme de questions : quel rapport la cure analytique entretient-elle avec cette sorte de fiction qu'induit la notion de construction ? quelle distance sépare cette production de sens, nouvellement construit, de la vérité du sujet ? qu'est-ce que la construction apporte d'essentiellement nouveau dans l'élaboration freudienne, notamment à propos des psychoses ?

Les énoncés de la théorie freudienne

Jusque-là nous avons été habitués à entendre l'intention du travail analytique comme contenue tout entière dans cette préoccupation essentielle pour Freud : « [...] défendre ce que je considérais comme la vérité historique. » Nécessité de retrouver un texte inconscient, lever le refoulement, faire resurgir le souvenir perdu, le fantasme originaire. Reconstituer, comme le ferait l'historien, ce mythe originel.

Si nous essayons de mettre en rapport les énoncés qui soutiennent classiquement la théorie analytique freudienne avec les énoncés qui soutiennent la demande en analyse, nous percevons bien souvent cette même quête d'idéal, où l'analyste deviendrait par le jeu du transfert le support d'une quête dans la recherche d'un point d'origine, d'un devenir autre, d'un stade à atteindre, concomitant avec cet originel dont le récit serait le support sur le chemin de la vérité.

Les énoncés de la demande en analyse

L'entrée en analyse serait soutenue par ce désir de savoir, savoir ce que cette mythologie a effacé, dans l'espoir de retrouver ce réel de l'origine. Ainsi le formulait une patiente : « J'ai hâte de devenir ce que

je suis. » Devenir ce qu'on est, n'est-ce pas la seule façon pour l'analysant d'indiquer qu'il se vit comme le héros d'une histoire, dont il ne sait pas encore qu'il n'a de cesse de la produire ? C'est de cette découverte, qu'induit le transfert, qu'il pourrait devenir héros de son propre mythe.

Pourtant, sur ce chemin du mythe, le névrosé éprouvera au mieux sa division intérieure, qui le laissera témoin de ses propres actes, de son propre moi pour rester très freudien, personnage qu'il délègue à le représenter dans le monde, mais qui n'est pas « véritablement » lui.

Nous voyons là l'ambiguïté entre le scénario névrotique et les éléments de l'histoire originelle du névrosé. Cette ambiguïté, nous la retrouvons tout aussi bien dans l'élaboration freudienne du concept de vérité historique.

L'analysant professe dans sa demande : « L'analyse c'est pour que ça ne se renouvelle pas. » Une façon d'indiquer qu'on ne peut réunir en un seul, celui qui tente d'échapper à son destin, le héros de légende, acteur d'une constellation originelle, avec cet autre du devenir.

Résumons là ce paradoxe du mythe de la vérité historique : c'est de cet impossible à retrouver le réel de l'origine que naît peut-être la construction de l'histoire de chacun. C'est de cet impossible à « retrouver » qu'est déjà né le mythe.

Le mythe, ça intéresse Freud, on le sait. Il va en promouvoir quelques-uns dont celui d'Œdipe, qu'il instaure comme concept universalisable. Ce n'est plus un mythe parmi d'autres, c'est un mythe que Freud inscrit comme fondamentalement représentatif pour tout individu.

Une fiction comme fil conducteur de sa théorie. N'était-ce pas déjà, pour lui, une façon de figurer, de représenter cet impossible à retrouver par la mise en place d'une construction comme point originaire ?

Puisque nous étions en train de mettre en rapport les énoncés de la demande en analyse avec les énoncés de la théorie freudienne, reprenons l'issue côté analysant. Deux résolutions apparaissent :

- ou l'analysant, revenant à sa question inaugurale de l'origine, est amené à de nouvelles productions de sens, qui ne s'épuiseront jamais ;
- ou, et c'est là une hypothèse, pourrait-il, dans l'abandon de cette course folle pour remonter le temps, nommer, dans cette multitude de sens, cette construction qu'il élirait comme structurant sa propre histoire, comme le fait Freud quand il nomme le complexe d'Œdipe, mythe universel.

Nous voyons là une sortie possible de cet impossible créé par l'im-passe de la vérité historique, dans une invention qui figurerait le pas-sage du récit à la construction d'un mythe, appelé encore réécriture de l'histoire. Accrochage qui fait arrê-t à ce déroulage du sens.

Une façon de dire les choses autrement. Par exemple, que l'origine ne prend acte que de ce qu'elle se nomme, ou, pour paraphraser Lacan, que l'histoire ça s'invente comme le savoir.

« Sans ce qui fait que le dire vient à s'écrire, il n'y a pas moyen de sentir la dimension dont subsiste le désir inconscient, le pas supplé-mentaire est que l'inconscient ça ne découvre rien, ça s'invente ². »

Je soutiens l'idée que c'est grâce à cette torsion que Freud opère dans ce texte sur les « constructions dans l'analyse » que Lacan à sa suite pourra penser cette réécriture de l'histoire ³.

Ainsi nous entrevoyons aujourd'hui une formidable torsion du temps qui nous permettra peut-être de comprendre ce qu'est cet énoncé délirant et quelle place l'analyste peut prendre dans ce hors-sens qu'est la psychose. Ce sont certaines fictions littéraires qui m'ont mise sur cette voie, que j'aborderai plus après. La fiction littéraire qui elle aussi, par la création du récit, figure une reconstruction d'un point d'origine. Mais j'anticipe un peu mon propos, je préférerais vous proposer une lecture attentive de ce texte freudien qui me semble incontournable pour appréhender la clinique des psychoses.

2. J. Lacan, Séance du 19 avril 1974 du séminaire intitulé « Les non-dupes errent ».

3. C'est d'ailleurs en reprenant ce texte freudien des « constructions dans l'analyse » que Lacan inaugure son Séminaire I sur les « écrits techniques de Freud », séance du 13 janvier 1954.

CONSTRUCTIONS DANS L'ANALYSE

« Ce que nous prenons pour une production morbide, la formation du délire, est en réalité une tentative de guérison, une reconstruction. »
S. Freud, Le Président Schreber

On le sait, Freud était déjà très âgé au moment de l'écriture de ce texte et, à la lecture de sa correspondance, on le sent très préoccupé par son adieu final. Cela ne me paraît pas une raison suffisante, comme le suggère Strachey ⁴ dans son introduction au texte anglais, pour se désintéresser de cet article.

Freud répond à une question d'un scientifique de l'époque ; il s'agit vraisemblablement de Popper ⁵ qui lui reproche de jouer au jeu du « pile je gagne, face tu perds ». Une façon de dire : « Vous fabriquez des interprétations dont vous n'avez jamais de preuves qu'elles soient justes ou fausses. »

De preuves Freud n'en donnera pas. Il ira même dans un sens tout autre. On est frappé de la contradiction qu'il va introduire entre l'intention du travail analytique et ses réflexions à propos de la construction :

– Du côté de l'intention du travail analytique, il y a une finalité très claire :

- lever les refoulements, favoriser un état de « maturité psychique », restituer *une image fidèle* des années oubliées, *une image complète dans toutes ses parties essentielles*.

Où trouver les matériaux sur le chemin des souvenirs perdus ? « Dans les fragments apportés par le rêve, les idées incidentes de l'association libre, dans les indices de la répétition des affects » (à l'intérieur comme à l'extérieur de la cure analytique).

L'introduction soudaine du terme de construction va paradoxalement introduire une faille dans ce bel édifice théorique.

Ici apparaît une première digression avec l'emploi de termes ayant trait à la mise en scène théâtrale : « Le travail analytique consiste en deux pièces entièrement distinctes qui se jouent sur deux scènes

4. S. Freud, *Standard Edition*.

5. Cette suggestion m'a été faite par Jean Clavreul.

séparées et concernent deux personnages dont chacun est chargé d'un rôle différent. »

L'analysant doit être amené à se remémorer quelque chose qu'il a vécu et refoulé. « L'analyste lui n'a rien vécu ni refoulé. » Son travail est de deviner ou plutôt « de reconstruire ce qui a été oublié ».

Devons-nous donc supposer que l'analyste va fabriquer une construction sur une autre scène, qui n'est déjà plus celle des réminiscences ?

La communication de cette construction va constituer la liaison entre les deux parties du travail analytique, celle de l'analyste, celle de l'analysant.

Voilà déjà posée la question du rapport entre la construction et la vérité historique.

Apparaissent alors des termes tels que : « fausse route », « vérité historique probable », « exagération », « suggestion »..., « attraper la carpe de la vérité avec l'appât du mensonge ».

Freud s'appuie sur la métaphore de l'archéologue, avec laquelle il voit la plus grande ressemblance : « Ils gardent tous deux le droit sans conteste de reconstruire en complétant et assemblant les restes conservés. » De cette reconstruction découlent des difficultés, sources d'erreurs car jamais, avoue-t-il, l'archéologue ne retrouvera ce qui n'a pas été conservé.

« On est alors réduit à la seule reconstruction qui, de ce fait, ne saurait bien souvent dépasser un *certain degré de vraisemblance* avec ce qui était recherché. »

Le point de divergence entre l'archéologue et l'analyste s'inscrit là : « La différence principale entre elles consiste en ce que, pour l'archéologue, la reconstruction est le but et la fin de son effort, tandis que pour l'analyste la construction n'est qu'un travail préliminaire. [...] L'analyste est un pas en avant sur l'analysé », ajoute-t-il.

Nous pouvons nous demander s'il s'agit d'un pas en avant ou plutôt d'un pas de côté. Comment l'invention d'un récit pourrait-elle être une suite logique à un travail qui a pour but la vérité du souvenir retrouvé ?

N'est-ce pas là déjà l'ébauche d'une sortie radicale de la démarche si minutieusement élaborée par Freud ?

La poursuite de notre lecture nous confirme dans cette voie. Non seulement l'analyste propose une histoire qui tient de la fiction, puisqu'il ne l'a pas vécue, mais nous apprenons que la véracité ou non de cette construction ne compromet en rien la réussite de la cure. Je le

cite : « L'expérience analytique nous enseigne que nous ne provoquons pas de dommage si nous nous sommes trompés et avons présenté au patient une construction inexacte comme étant la vérité historique probable. »

Freud précise qu'il n'attache pas plus d'importance à l'acceptation qu'à la réfutation par le patient de la construction et appuie cette affirmation pour se disculper d'une éventuelle suggestion.

Résumons là ces propos : ainsi la construction est proposée par l'analyste qui n'a pas vécu ni refoulé à la place du patient. Cette construction peut être fautive sans créer de grands dommages chez notre patient.

La seule affirmation positive est contenue dans ces propos : « Ce travail est préliminaire et l'analyste est un pas en avant sur l'analysant. » Un pas en avant sur le chemin de l'erreur possible, d'une certaine ressemblance dont l'analyste n'attend même pas de confirmation ?

« L'expérience analytique nous apprendra seulement que notre *supposition* se transformera en *conviction* chez le patient. »

Est-ce là l'aboutissement d'une telle œuvre, de tant d'années de recherche, que l'analysant se mette à croire en une supposition d'une vérité historique hasardeuse ?

Mais poursuivons sur le seul point dont Freud demande l'examen : « Le chemin qui part de la construction de l'analyste devrait mener au souvenir chez l'analysé. Il ne mène pas toujours là. Très souvent, on ne réussit pas à ce que le patient se rappelle le refoulé. En revanche, une analyse correctement menée *le convainc de la vérité de la construction ; ce qui du point de vue thérapeutique a le même effet qu'un souvenir retrouvé.* »

Dans quelles conditions cela a-t-il lieu, et de quelle façon est-il possible qu'un substitut si imparfait produise néanmoins un plein effet ? Freud ne donne pas de réponse, mais la question est tout de même clairement posée. C'est là une orientation toute différente des orientations du début du texte.

Freud se hasarde encore plus loin, avouant se risquer à l'attrait d'une analogie entre la construction et le délire : « Les délires des malades m'apparaissent comme des équivalents de constructions que nous bâtissons dans le traitement psychanalytique, des tentatives d'explications et de restitutions qui, dans les conditions de la psychose, ne peuvent pourtant conduire qu'à remplacer le morceau de réalité qu'on

dénié dans le présent par un autre morceau qu'on avait également dénié dans la période d'une enfance reculée. »

« L'effet de notre construction n'est dû qu'au fait qu'elle nous rend un morceau perdu de l'histoire vécue, de même le délire doit sa part convaincante à la part de vérité historique qu'il met à la place de la réalité repoussée. »

Que peut-on conclure de cette analogie entre construction et production délirante ?

Freud ne fait-il pas allusion à ce qu'il y a de constituant dans le délire, à cette tentative désespérée que tente le délirant d'inscrire un point d'origine dans une histoire qui n'a pu encore se nommer ? N'est-ce pas sur cet effet de structuration qu'il attire notre attention ? La construction serait-elle comme le délire, une tentative pour inscrire, pour nommer ce qui était dès l'origine effacé ?

Même si la question de la vérité historique est pour Freud difficile à lâcher, cet article aboutit à ceci : vérité historique ou vérité construite ont le même effet. Ainsi peut-être l'histoire va-t-elle pouvoir s'inscrire au présent.

C'est sans conteste un grand pas dans la compréhension des psychoses et cela laisse envisager une pratique analytique avec les délirants qui puisse consister en autre chose qu'une interprétation stérile du délire, mais plutôt dans une recherche du « noyau de vérité contenu dans le délire » qui permettrait à l'analyste de construire une représentation qui ne soit pas délirante.

Pour conclure temporairement sur ce concept de construction, il peut être important d'évoquer le dernier écrit de Freud : *L'Homme Moïse, roman historique* fut certainement pour lui une façon de représenter, par l'écriture d'une fiction, ce qui de son origine n'avait pu s'inscrire.

Ce texte l'a beaucoup préoccupé ; comme il l'écrit dans sa correspondance avec A. Zweig, Freud a longtemps hésité à publier ce texte. Contexte historique, certes, mais à suivre de près sa correspondance, ces hésitations paraissent aussi d'un tout autre ordre.

Qu'est-ce qui va pousser Freud à une telle entreprise, celle de renommer celui que tout un peuple nomme père du judaïsme ? De celui-là Freud va faire un fils, en le renommant Égyptien. Construction ou production délirante ? Freud ne nous donne-t-il pas là le trajet d'une analyse qui le conduit à renommer Moïse ?

Point de rupture qu'il engage avec le religieux, plus qu'avec les religions. S'agit-il de juif ou de chrétien, le contexte politique n'était

pas très propice à un tel remaniement de l'histoire. C'était porter un « sacré » coup au peuple juif, dans cette période des plus troubles. Il le regretta lui-même, lors d'un entretien avec Stefan Zweig, dans la maison où il s'était réfugié tout à la fin de sa vie, pour fuir le nazisme.

De quelles réminiscences souffrait donc Freud, pour produire ce texte ? S'est-il agi pour lui d'une fin d'analyse qui l'a fait sortir du mythe par la construction d'une épopée constituante ?

Comme si finalement toute expérience analytique n'était qu'une tentative d'un accrochage, fût-il fallacieux, pour réécrire un point d'origine.

Cette demande articulée comme demande de savoir, l'analyste la supportera. Le travail de l'interprétation n'aura dans ce cas d'intérêt que parce qu'il dévoile et construit un texte qui viendra suppléer à ce savoir mythique à jamais perdu.

Sous cet éclairage, devons-nous penser que l'analysant se doit de déchiffrer un texte originaire, falsifié par les ans, dont il devrait trouver la version « originale », le vrai sur le vrai, but à atteindre qui mettrait un terme à l'analyse ? Ou imaginerons-nous que, dans cette voie, il n'y ait pas de fin, que le puits soit sans fond ?

À moins que guidés par cette analogie introduite par le concept de construction, nous envisagions une sortie de cette quête éperdue par la constitution d'un dire dont on abandonne l'authenticité, mais qui, de ce renoncement à cet accès, pourrait figurer cet indicible de la création ?

Passage sur une autre scène, de celle de l'acteur d'un destin méconnu à l'auteur d'un texte dont la vraisemblance avec le texte originel n'a trouvé qu'un écart : celui de la réécriture, en un mot, celui de l'invention.

N'est-ce pas dans cette préoccupation que Freud écrira à Thomas Mann : « Les paroles d'un auteur ne sont-elles pas des actes ? »

De ce pas de côté se marque peut-être la fin du parcours de la réminiscence. Figurons-le comme sortie possible, plus que fin d'analyse, sur ce trajet qui a guidé la demande en analyse. Histoire de mettre un terme, si provisoire soit-il, à la fin des temps, quittant le registre de la temporalité linéaire pour une inscription figurative.

C'est précisément ce qui va distinguer les formalisations freudiennes et lacaniennes. Pour Freud, ces deux topiques s'inscrivent dans le temps, pour Lacan elles s'inscriront dans ces formes les plus abouties, dans un registre essentiellement topologique.

Origine des textes

Ce travail fut en partie élaboré au cours d'un séminaire qui eut lieu à la Convention psychanalytique entre 1991 et 1995.

L'occasion me fut donnée de publier un certain nombre de textes sur cette question :

- « La fin des temps », *CP, Les Fins de psychanalyse*, Paris, 1986.
- « Au commencement était l'amour », Convention psychanalytique, *Revue*, n° 23, janv. 1992.
- « Ceci n'est pas un symptôme », *CP, Le Symptôme dans la cure*, acte du congrès de Caen, nov. 1992.
- « L'inconscient c'est le temps », *Les Carnets de psychanalyse*, n° 3/4, 1993.
- « Travail de la métaphore », *Les Carnets de psychanalyse*, n° 5/6 : *Le Réel et la réalité*, 1994.
- « Une psychanalyse à l'envers », *Apertura*, n° 10, *L'Amour du transfert*, 1994.
- « Ce qui n'a pu se penser », *Apertura*, n° 11, *Le Psychanalyste à l'épreuve de la folie*, 1995.
- « Désir de savoir et délire de savoir », *Césure*, n° 7, *L'Impensé, la trace*, 1994.
- « *We make a deal* ou le troc comme sortie possible à la mélancolie », *La Trace, la retrouvaille*, 1997, Journées de psychanalyse de Cannes.
- « Construire la scène traumatique », *Che vuoi ?*, n° 9, *Moments psychotiques dans la cure*, 1998.

